Ce pèlerinage, très important autrefois, n'existe plus –

Renseignements à garder pour la remontée historique

(30) Ste Barbe, à SAINTE-BARBE

2

1/50.000e, XXXIV.12 (Vcrange). Le village de Ste Barbe est sur le plateau, à la source d'un ruisseau coulant vers le Sud-Ouest, ou plus exactement entre les deux ravins où naît ce ruisseau, à 290 m d'altitude. ~~Il s'agit, je suppose, de l'église paroissiale du village.~~

1/200.000 Le ruisseau en question n'est pas marqué sur le 1/200.000e.
Légère correction faite, le lieu aurait été indiqué trop près de la courbe des 300 m et sans référence par rapport aux ravins susdits

Les CAHIERS LORRAINS, 1936 (février) p 17

Sainte Barbe au pays messin: le prieuré de Ste Barbe, par A. Plassiart.
Cf aussi 1931, p.24

Ste Barbe honorée de tout temps, comme S. Nicolas, au pays messin. Eglise en son honneur à deux lieues de Metz, côté Allemagne, sur un point culminant. Devient trop petite.
En 1516, le sieur Claude Baudoche en fait bâtir une plus grande qu'il destine à un monastère dont sa fille serait abbesse. Mais le père et la fille étant morts, les autres filles mirent l'église en vente. Les Huguenots voulurent l'acheter pour en faire un temple. Emoi du chapitre de la cathédrale qui demande sans succès aux franciscains et aux cisterciens de s'y installer. En 1634, messire André Valladier, abbé de S. Arnould, songra à s'en occuper.
Quelques années plus tôt, il avait introduit dans son monastère bénédictin des religieux du même ordre, mais appartenant à la congrégation de S. Vanne, de Verdun. Idem à St Nicolas. Les fit venir et fit une fondation pour 10 religieux. Leur donna de ses biens situés à Gravelotte et à Vigy. Les doyens et chanoines de la cathédrale leur donnèrent aussi des biens. Les religieux devaient desservir, outre l'église de Ste Barbe, celle de Cheuby et d'Avancy.
Les religieux rencontrant beaucoup de difficultés, transmirent leur poste aux Tiercelins de Nancy (religieux du Tiers-Ordre de S. François établis au XV° s. d'abord dans les environs de Nancy, ensuite dans la ville) S'y installent le 22 décembre 1663. Mais le 24 juin :664, la Cour du Parlement de Metz cassa cette décision et enjoignit aux Bénédictins de S. Arnould de reprendre le service du prieuré, à peine de saisie.
Les difficultés financières continuant (1682), le chef de la petite communauté, dom François de Pagny, demanda à l'évêque, Georges d'Aubusson de la Feuillade, archevêque d'Embrun et évêque de Metz, de consentir à l'union de plusieurs prieurés, en particulier celui de S. Christophe de Xures. Cela n'aboutit que le 18 mars 1695. L'abbé de Senones, Joachim, renonça, en faveur du prieuré de Ste Barbe, à tous ses droits sur le prieuré de Xures ou Schures; en 1750, Louis XV, par lettres patentes, confirma l'union des deux prieurés.
Début XVII° s., un 3° prieré leur fut adjoint, celui de Zelle qui dépendait de S.Denis et se trouvait place de la Châtellenie de Dieuze. Dom Michel Morin, qui en était titulaire, accepta d'en abandonner les revenus au monastère de Ste Barbe.
Ruiné à la Révolution. Un seul moine resta comme curé; bientôt remplacé par un constitutionnel. Prieuré vendu aux enchères, église dégradée et ruinée. On acheva de la démolir en 1829 afin de construire pour le village une nouvelle église, plus petite.
Ne restent de l'ancien édifice qu'une partie du choeur ainsi que la tour. Placée sur un point culminant de la contrée, elle se voit de très loin.
" Si Ste Barbe n'est plus honorée, comme autrefois, dans la localité qui toujours porte son nom, un autre centre de prières et de pèlerinage s'es t formé au coeur même de la France, à Bourges..."

A. Plassiart

Annex doc. Metz

4

CONFRERIE DE MARIE IMMACULEE, 1952, p.9-18

Les grands jours de Ste Barbe devant Metz, par E. Morhain

Sur vaste plateau qui s'étend au N.E. de Metz, une tour massive. A vu autrefois de nombreux pèlerins. Paraît aujourd'hui oubliée.
A Metz, on rencontre pour la 1re fois le nom de Ste Barbe au XI° s. dans un manuscrit liturgique détruit en 1944. C'est un processionnel dont Mgr Pelt a publié le texte intégral et qui donne à la fin les litanies des saints . Ste Barbe y figure entre Ste Anastasie de Rome et Ste Brigitte d'Irlande. Donc connue en Lorraine avant les Croisades.
Sa fête célébrée à la cathédrale peutêtre en 1105, au plus tard au XIII° s., puisqu'elle figure alors au calendrier des chanoines. Il y eut un autel dans la crypte de la cathédrale dès le XIII° s. au plus tard. Trois fois sur les vitraux.
En 1935, statue donnée par la famille du Coëtlosquet ; elle est du XV° s. La sainte porte une tour (à droite) qui semble lourde et la fait pencher de côté.
Dès 1444, les messins connaissaient un "chemin de Ste Barbe". Milieu XV°, sommes bien renseignés par les chroniques de Philippe de Vigneulles, Jehan Aubrion, Praillon, Jacomin Husson, etc. Les messins accourent à Ste Barbe chaque fois qu'il y a calamité. Cartèges fastueux des ducs de Lorraine à chaque entreprise importante. Grand centre de pèlerinage.
Ste Barbe proclamée officiellement patronne de Metz, avec S. Clément et S. Etienne en 1473.
En 1513, Claude Baudoche, seigneur de Moulins, Pange, Lorry, Ste Barbe et autres lieux, entreprit de remplacer la chapelle par une grande église. Mourut avant la fin. Basilique.
Le peuple de Metz s'y rendait so souvent que l'antique porte Rengmont, non loin de la Porte des Allemands, y perdit son nom séculaire et prit celui de Porte Ste Barbe, vers 1550.

Archives Emile BÉGIN

Couturier. (Vieille petite écriture) Feuille A.

En 1515, dans les plaines de Lombardie, Claude de Lorraine, duc de Guise, père d'Antoine duc régnant de Lorraine, guerroyait à la tête des Lansquenets pour le compte de François Ier : il avait couru d'imminents périls, surtout à la journée de Ste Croix. Pour les conjurer il invoqua Dieu, les saints et les saintes et promit, s'il revenait sain et sauf, de faire à pied un voyage à Madame Ste Barbe, auprès de Metz, et d'y offrir un cierge de cire aussi lourd que lui même quand il est armé de pied en cap. Le ciel exauça les voeux du prince. Il se couvrit de gloire et il revint en Lorraine comblé des éloges du monarque français, regretté de ses compagnons d'armes, digne d'engendrer cette brillante postérité des Guise qui fut trop près du trône, trop capable d'y monter pour n'avoir pas tenté de le conquérir.

A peine est-il de retour à Nancy qu'il fait faire un cierge monstrueux du prix de 80 francs, et qu'il va le 23 février 1515, suivi de quelques serviteurs, le déposer au pied de la Sainte. Cette fois, Guise n'entra point dans Metz. Il ne voulait point être distrait par des impressions étrangères à l'objet essentiel du voyage, et ce ne fut qu'après avoir visité l'église de S. Nicolas du Port, comme il venait de visiter celle de Ste Barbe, qu'il rentra dans Nancy. Mais ce pèlerinage, exécuté presque incognito, devint le prélude d'un autre véritablement princier, exécuté quatre années plus tard pour des motifs analogues sans doute à ceux de l'année 1515.

Après les fêtes pascales de l'année 1519, Claude de Lorraine fait charger sur une voiture le cierge consacré, ainsi qu'une statue de bois à sa semblance et grandeur ; puis, accompagné de quelques seigneurs et des domestiques de sa maison, il se met en marche, à pied, et arrive au village de Jouy, distant de la ville de Metz d'environ 10 lieues, dans la matinée du dimanche après Quasimodo. Les magistrats messins, avertis de sa venue, s'étaient empressés d'envoyer à sa rencontre tous les et de la ville. Des nobles en costume d'apparat, des bourgeois bien équipés et beaucoup d'autres personnes, allèrent également au-devant lui, mais rien n'égalait la somptueuse cavalcade du duc de Suffolk, audacieux rival d'Henri VIII, amant de Marie d'Angleterre et qui, ne pouvant demeurer en France, était venu chercher à Metz un refuge assuré. Il connaissait, il estimait beaucoup le duc de Guise, et il avait saisi avec joie l'occasion de le lui manifester.

L'illustre pèlerin, moult biau jouvenceau homme entre deux milles, hault, droit et esleré et en la fleur de son aage portait, à la manière des Lansquenets, un pourpoint tout descoupé, deschiqueté et doublé comme des chausses de fine drap d'or ; il s'était arrêté à Jouy le temps de dîner, de rafraîchir sa toilette, et il allait se remettre en route quand arriva la députation messine. Tous les cavaliers mirent pied à terre ; l'orateur de la cité fit le

compliment d'usage ; Suffolk prit affectueusement la main du prince et ne la quitta plus jusque aux portes de Metz, et le cortège, grossi d'une foule nombreuse accourue des villages voisins, se mit en mouvement précédé d'une compagnon, lequel incessamment tambourinait une gros Tambourin de Suisse pour resjoyr honneiqueur de Guise.

Quand on fut arrivé à la porte Champenoise, l'affluence des curieux se trouva si grande qu'il fallut la fermer dès que le cortège eut pénétré dans la ville. Cependant une vingtaine de bannis, hommes et femmes, trouvèrent moyen d'y entrer le duc de Guise qui demanda leur Grâce pour prix de sa bienvenue et l'obtint, selon l'antique usage. Conduit à l'abbaïe de S. Vincent, il reçut là les hommages du maître échevin Michel de Gournais, des échevins, des , des autres fonctionnaires. La ville le pria d'accepter deux chevaux, une coursel et une hacquenée, aux prix et valeur de cent florins d'or les deux, et Guise ne se laissa point prier, car c'était une valeur considérable. Il soupa au courant. Le repas terminé, on lui fit parcourir la ville puis il passa le reste de la soirée chez François de Gournais, père du maître échevin ; après avoir banqueté, il revint coucher à St Vincent, et le lendemain mardi, dès le matin, il partit pour Ste Barbe où la main du prêtre le relevra de son voeu. Pendant cette promenade, qui ne fut pas longue puisque l'illustre voyageur revint à Metz le jour même, la grande église, pour lui faire honneur, s'était parée de ses plus beaux ornements, ne plus ne moins comme si ce fut été le jour de la Saint Estienne ou le jour de Noël et encor mieulx. On avait disposé sur l'autel principal les nombreuses reliques, les joyaux sacrés qu'elle possédait, et, le lundi (ou mardi ?) matin, lorsqu'il alla les voir, les toucher et les baiser, on mit en branle la grande sonnerie, on joua les grosses orgues, et une légion de bisiles lui fit un accueil solennel. Cette visite terminée, le prince monta presque à la plattaforme du domaine (?), en la lanterne et, après un repas opulendide, il reprit le chemin de Nancy en passant par Pont. sur. Seille, où il , par Clémery, où il passa la nuit ; quelques seigneurs messins l'avaient constamment accompagné. Il leur exprima tout ce qu'il de flatteur sur la bonne réception de leurs concitoyens, et laissa des marques nombreuses de sa générosité.

Archives Couturier

Feuille B

[Vieille petite écriture]

Sainte Barbe, son église et ses pèlerinages dans le pays messin. — Extraits. } par Emile BEGIN

Vierge de Nicomédie, patronne des artilleurs et des mineurs. Dès le IVe s. les Grecs et les Latins l'honoraient déjà d'un culte public. Son nom ayant passé de l'Asie Mineure en Europe, fut immédiatement placé dans la liturgie gallicane; mais de toutes les églises, l'église messine fut celle qui peut-être l'honora davantage, comme le témoigne la galerie des saintes exécutée sur les vitraux du chœur de la cathédrale messine. Ste Barbe y figure avec Ste Catherine, Ste Marie, Ste Anne, Ste Madeleine, Ste Hélène, Ste Apoline et Ste Marguerite, cortège d'élite que vénéraient nos pères: Barbe porte une chevelure d'or ondoyant sur ses épaules, un nimbe rouge pourpre, une robe violette, un manteau vert; elle tient de la main droite un livre et de la gauche une tourelle.

Devenue la patronne du pays ainsi qu'elle l'était déjà des Arquebusiers. On lui éleva, à 2 lieues de Metz, au centre d'un plateau cultivé, une jolie chapelle dont l'affluence des voyageurs consacra bientôt la célébrité. Le 4 décembre, fête anniversaire du martyre de la sainte, les arquebusiers allaient entendre la messe à sa chapelle, promener son image, sa bannière et tirer le papagey. Dans les autres temps de l'année, pas un jour ne s'écoulait sans l'accomplissement de quelque vœu, sans l'exécution de quelque pèlerinage. Aussi, depuis Metz jusqu'au village de Ste Barbe, fleurissaient croix monumentales, chapelles en plein air, marquaient les stations du pèlerin; c'étaient à la fois des œuvres d'art et de piété qu'ombrageaient quelques ormes séculaires nés avec elles; c'étaient des points d'attente et de repos où l'esprit se recueillait, où le corps allégé des fatigues d'une longue pérégrination, devenait plus apte à la prière.

Le chroniqueur Philippe de Vigneulles rapporte qu'en l'année 1449, le 3 septembre, Jean, duc de Calabre, fils de René d'Anjou, arriva dans la ville de Metz, avec grosse compagnie et noblesse de chevaliers, escuiers et gentilzhommes, et qu'après y avoir passé 48 heures, il se rendit à Ste Barbe où il fit offrande d'une cierge de 20 livres de cire et d'une couronne d'or.

En novembre 1472, le duc Nicolas de Lorraine, revenant avec un corps de cavalerie considérable, du siège de Roxem où il avait porté secours à Charles le Téméraire, passa par Ste Barbe. Les Messins lui envoyèrent une députation et des vivres. "Le duc et tous ses gens ouyrent la messe comme bons pèlerins, et une saint Barbe achaptèrent, disant: Nous la pourrons bien porter, elle nous a aidié en danger où sommes esté." [Chronique de Lorraine] Ces dévotions accomplies, le duc Nicolas prit le chemin de Nancy.

Au mois d'avril 1474, l'orgueilleux duc de Bourgogne, Charles le Téméraire revenant de Dijon où il était allé faire ex-voto sur père et sa mère dans l'église des Chartreux, passa par Ste Barbe, à grande armée, pour tirer et aller à Thionville. On craignait plus qu'on ne désirait la visite de cette altesse ; la terreur qu'inspirait son nom attirait de toutes parts auprès de lui des seigneurs, des ecclésiastiques et des bourgeois empressés à ses moindres caprices. Les messins le traitèrent en héros de l'Iliade ; ils lui offrirent du vin, du poisson, de l'avoine, dont il se tint fort content ; mais Ste Barbe, selon toute apparence, n'eut pas plus à se féliciter de sa générosité que de sa dévotion.

L'année suivante, au mois de juin, René d'Anjou prétextant l'accomplissement d'un voeu, traverse, suivi de 500 hommes, d'immenses plaines en culture, qu'il ravage. foulés aux pieds, troupeaux enlevés, laboureurs ruinés, quel pèlerinage ! s'écrie Philippe de Vigneulles.

Plus sincère dans ses pratiques religieuses que ne l'était René d'Anjou, réputé si pieux, le Sire de Vergy, envoyé comme ambassadeur ~~comme~~ par le Roi de France au roi des Romains, voulut porter son offrande à l'autel de la patrone des gens de guerre. Il s'y rendit en 1494, accompagné de cinquante hommes d'armes. Plusieurs autres seigneurs distingués suivirent son exemple.

Aucun pèlerinage n'eut alors autant d'éclat que celui de la Duchesse de Lorraine, épouse du roi René. Voulut-elle expier les torts de son mari envers cette campagne qu'il avait désolée, ou simplement faire parade d'une dévotion qui n'était point dans son coeur ? La troupe dont elle fut environnée semblerait indiquer plus de faste que de piété véritable. Estoit ladicte royne vestue d'une robbe de drap d'or, et estoit assise en une biere chevalleresse, portée par deux grosses hacquenées, et avoit autour d'elle plusieurs grosz coussins de drap d'or, moult richement ouvrez, et sa serorge (belle-soeur), fuesse au roy de Sicille, son , avec quinze dames de Lorraine, qui estoient toutes montées sur blanches hacquenées et richement vestues." [Chronique de Philippe de Vigneulles]. Deux cents personnes, seigneurs, chevaliers, dames, soldats ou valets suivaient la reine. On lui fit à Metz une réception somptueuse ; on la combla de présents magnifiques, et quand elle se rendit à Ste Barbe, les premiers de la ville, en habits de cour, l'accompagnèrent. (...)

Au mois d'avril 1512, un clerc ayant avec lui plusieurs frères Franciscains de l'Observance, accomplissait un double pèlerinage à Notre-Dame de Raba et à Notre-Dame Ste Barbe, localités distantes l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Le clerc était sous l'empire d'idées bien tristes, de préoccupations bien profondes : il intercédait le ciel pour l'âme d'un voleur décédé depuis quelque temps et qui, disait-on, n'avait cessé de lui apparaître et de le tourmenter jusqu'à ce qu'il se fût mis en route. Le voleur, nommé Vincent, fourrier pelletier demeurant à Metz, s'était introduit un jour chez messire Otto, prêtre, avec l'intention d'y dérober qq. chose.

surpris par le clerc, il le frappe d'un couteau et prend la fuite, persuadé qu'il lui a donné la mort; mais le couteau avait glissé le long des côtes sans l'atteindre, ce qui n'empêcha point la justice d'appréhender le coupable, qui fut pendu. Depuis lors, son image et son souvenir ne cessèrent d'être présents au jeune clerc; soit éveillé, le jour, la nuit, au cloître, à la maison, à l'église, à la campagne, partout il le voyait; il s'imaginait même entendre certains bruits, certaines plaintes qu'il attribuait à ce mauvais esprit; il crut avoir été roulé par lui dans la rivière et, quelques jours après, l'ombre du défunt lui ayant demandé des prières, il promit d'exécuter le pèlerinage dont il vient d'être question. Arrivé devant l'autel de Ste Barbe, Vincent lui apparaît de nouveau, mais cette fois c'est pour le remercier, dire qu'il éprouve un grand allègement à ses peines et promettre de préparer en paradis la place de son bienfaiteur. Dans toute la société messine, il ne fut longtemps question que de cette aventure racontée par le jeune clerc avec une candeur qui ne laissait aucun doute sur sa réalité. Messire Otto lui-même affirmait avoir entendu l'esprit marcher dans sa chambre et jeter des pierres contre la porte; or Messire Otto passait pour un homme non moins grave qu'éclairé. Philippe de Vigneulles n'ose risquer le fait en doute. Je ne scay, au reste, comment il ne fut, dit-il; Dieu aye l'âme des trespassés. Amen.

Vieille et petite, l'église de Ste Barbe-aux-Champs ne se prêtait plus qu'imparfaitement à l'affluence toujours croissante des pèlerins. Claude Bandoche, riche seigneur qui venait de construire à Moulins une jolie chapelle castrale eut l'idée de construire à Ste Barbe un sanctuaire digne de cette auguste patronne. Dès incontinent l'on y commençait à ouvrer, et furent pour cette raison, partie des fondements faits; et en fut pris la forme sur l'église de Notre-Dame des Carmes à Metz. [Chronique de Philippe de Vigneulles] Cette église des grands Carmes était quant à l'ensemble architectonique ainsi qu'aux détails de sculpture, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus élégant et de plus hardiment. Bien qu'elle eût été terminée dans le XVe s., les traditions de cette époque se conservaient encore assez fures dans le pays messin pour que les artistes s'inspirassent d'un modèle aussi parfait.

Quand Bandoche mourut, le chœur, les trois nefs et les 2/3 du clocher étaient terminés. Valentin Bouch (?), ce Michel-Ange de la verrerie peinte, formé sous les grands maîtres d'Italie, avait suspendu aux baies des fenêtres ses resplendissantes verrières, parmi lesquelles on voyait l'image du fondateur, précieux débris, neuf aujourd'hui de ses pendants sauvés en partie seulement de l'ignorance barbare des iconoclastes du siècle.

A peine l'église de Ste Barbe achevait-elle la main des artistes que l'on voyait déjà d'innombrables pèlerins le

front incliné sur ses dalles. Le 23 février 1515, Claude de Guise, fils de René d'Anjou, devant partir incessamment pour l'Italie traversa le pays messin à petite compagnie et s'en fut, à pied, porter sur l'autel de Ste Barbe un cierge d'une valeur de 80 francs, se rendit à St Nicolas-de-Port pour achever l'accomplissement du voeu qu'il avait fait. Sa confiance aux célestes protecteurs de la Lorraine égalait sa bravoure. Sur le champ de bataille de Ste Croix, en Lombardie, où il avait été en grand danger de sa personne, il se tourna vers le pays natal et promit, s'il échappait à la mort, d'aller en voyage à Madame Sainte Baisle, auprès de Metz, tout à pied, et de y offrir un cierge de cire, le pesant de lui tout armé, et ainsi le fut; et avec ce fut offert une estantive de bois faicte à sa semblance et grandeur. [Pl. de Viquenille]

Un dimanche, 8 mai 1519, Guise arrive à Jouy-aux-Arches, tout de pied et moyennement accompagné. Pendant qu'il y dîne avec ses gens, l'administration messine, avertie d'avance, se dispose à le recevoir : soldoyeurs, couleuvriniers, bourgeois armés, gens de métier sortent par la Porte Serpenoise et vont au-devant de lui jusqu'à Jouy. En tête des seigneurs messins figure le duc de Suffolk, surnommé Blanche-Rose, ancien prétendant à la main de la reine, femme de Louis XII, et qui, volontairement exilé, dépensait dans le pays messin les revenus d'une fortune immense. Suffolk connaissait Claude de Guise; il le combla de caresses, le fit par la main et le conduisit de la Porte, à pied comme lui, depuis Jouy jusqu'à Metz. Ce digne chef de la maison des Guise qui, grandissant près du trône, en allait bientôt ébranler la base, estoit ung biaul jeune homme entre dix mille; haulx, droit et esleré et en la fleur de son aage. Ses exploits récents de Claude de Guise relevaient encore le physique avantageux dont il était doué, et son costume guerrier concordait très bien avec l'élégance de sa taille et de sa tournure; vêtu comme un lansquenet ---- etc, Voir Feuille A.

Tout brillant qu'eut été ce pèlerinage, il fut loin d'approcher de celui qu'effectuèrent, quelques années après, le duc et la duchesse Antoine de Lorraine. Nicolas Baudoche, damoiseau, protonotaire du St Siège, averti de la prochaine arrivée des princes lorrains, avait fait dresser, dans le vaste jardin attenant à l'église de Ste Barbe, des tentes en feuillage où serait offert un festin aux illustres visiteurs, tandis qu'à Morelius, le chevalier Claude Baudoche et sa femme, Claude de Croy, faisaient dans leur château des préparatifs somptueux, comme si c'est été pour recevoir notre saint père le pape ou l'empereur.

Le 8 juin 1521, le duc Antoine, son jeune frère François, sa femme Barbe de Bourbon, sœur du connétable, suivis d'un cortège d'environ 600 personnes, toutes à cheval, parmi lesquelles

fréquentent des comtes, des baillis, des chevaliers, des gentilshommes et quantité d'autres dignitaires, gens de cour ou gens de service, arrivent au château d'Ancerville, chez Nicolle de Raigecourt. Après y avoir dîné et couché, tous se rendent à Ste Barbe. La messe dite, les dévotions faites, on se met à table ; la cour ducale prend ensuite le chemin de Metz. Au lieu de s'y arrêter ainsi que l'en priait une députation venue à sa rencontre, le duc Antoine, craignant d'obérer la cité, s'arrête avec les deux tiers de son monde au village de St Julien, donne à madame sa femme des avis sur la conduite qu'elle doit tenir et lui dit en la quittant : Je vous prie que vous contenais honnêtement avec les Messains et que vous montrés la noblesse dont vous estes venues et avec ce, vous prie que vous monstres publiquement, sans en rien estre cache de vos atours ou bonnes graices. [Ph. de Vigneulles]. La chroniqueuse ajoute : Aussy le fist la dame.

Ayant remonté la Moselle jusques vis-à-vis Moulins, Antoine la traverse pour regagner Nancy, tandis que Barbe de Bourbon s'achemine vers Metz, dont l'artillerie des remparts, les cloches de toutes les églises, les voix retentissantes d'une population joyeuse vont saluer sa venue.

Sortie hors de son chariot ou de la bière chevaulereuse, et toute descouverte et desfoitrisée (décolletée) jusques bien bas, Madame Barbe de Bourbon fut montée sur une hacquenée, avec douze demoiselles qui pareillement estoient toutes bien montées et enhaimechées et habillées et ~~acoustées~~ acoustées toutes d'une livrée d'un brun tanné velloues et doublé de satin cramoisi, et ladicte dame estoit moult richement accoustée avec une cotillon de draf d'argent. (Ph. de Vigneulles)

Entrée dans Metz par la Porte des Allemands, Barbe de Bourbon traverse la ville et va se loger avec sa suite au Passe-Temps, vaste maison qui servait, comme ce nom l'indique, aux joyeux ébattements de la bourgeoisie messine. On y fit, pour honorer l'illustre princesse, grant bancquet et desfense oultraigeuse. Accueillie partout de la manière la plus brillante, elle banqueta chez les nonnes de St Pierre-aux-Dames et de Ste Glossinde, chez les bénédictins de St Vincent et de St Clément, et chez le sire François de Gournay. Comme elle désirait voir les principaux édifices, on la conduisit, le soir même de son arrivée, à la Haulte Pierre, somptueuse demeure des ducs de Suffolk, puis sur la haulte tour Sainct Hilaire d'où les regards embrassaient la cour de la Moselle d'une limite à l'autre du pays messin. En atteignant la

faite de cette tour, la duchesse aperçoit, le long des crêtes du Mont-St-Quentin, quantité de chevaucheurs : c'est Monseigneur le Duc avec les gens, s'écrie-t-elle, qui veut faire une viraiada par devant moi. Aussitôt, pour y répondre, les seigneurs ordonnent une grande belle et feu de joye. Pendant qu'il brûlait, trompettes et tambourines retentissaient au loin, et les cris à l'assault, à l'assault se cornaient de manière à frapper l'oreille du prince. Le lendemain, la grande église Saincte Estienne (cathédrale) et Notre-Dame la Ronde, accoutrées ne plus ne moins que si ce fust esté au jour de Noel et de Paicque, reçurent les dévotions de la Duchesse dont la chapelle, resplendissante d'or et d'argent, avait été dressée d'avance par ses clercs, derrière le maître autel. En ce lieu, le prince François, héritier présomptif de la couronne ducale, ayant ouy la messe chantée par son chappelain, se rendit au Passe-Temps pour y chercher Barbe de Bourbon qu'il amena dans la cathédrale jonchée et parée de mays que c'estoit belle chose. Un trône avec ciel, encortiné tout à l'entour de drap damas cramoisi, s'élevait auprès du maître-autel ; mais la duchesse ne voulut point s'y placer, affin que chascune la veist ... La femme n'est-elle pas toujours femme ? Jusques dans ses dévotions perce le désir de plaire.

Demeurée trois jours à Metz, sa majesté ducale et les dames de la cour changèrent trois fois de costume ; elle se revêtit d'un pardessus en velours violet, d'une robe de drap d'or, d'un pardessus en satin cramoisi avec cotillon de drap d'argent broché d'or ; ses damoiselles portèrent successivement des robes de satin brun ; robe de velours noir fourré d'hermine, robe de taffetas lamé avec manches de velours noir, toutes descoiffées et déchiquetées. Les bagues, les pierreries, les attaches qui complétaient ces costumes formèrent une énumération beaucoup trop longue. Le chroniqueur n'a pas voulu les déchiffrer. Nonobstant un si grand luxe, le duc, la duchesse et leur jeune fils se conduisirent avec une parcimonie qui donnait raison au proverbe : Savoir vilain. Magnifiques comme d'habitude, les messins, pour indemniser leurs altesses des dépenses du voyage, les prièrent d'accepter six coures (?) de vin et cent quartes d'avoine ; ils donnèrent à la duchesse une belle coeffe d'argent doré, bien gentiement faicte, vallant cent livres, une riche poincte de diamant mise en ung anneau d'or, valant deux cents écus au soleil ; au prince François, ung bien joyeux cheval, valant 80 florins. Les chanoines de la cathédrale ne furent point en reste de générosité : le jeune prince reçut d'eux une petite bourssette renfermant quarante florins de Metz ; et la duchesse une anneau d'or enchassé d'une émeraude qui avait été trouvé dans le tombeau de l'évêque Jehan d'Apremont ; pierre prisée à la somme de

cinquante escus d'or au soleil.

Montée, comme d'habitude, dessus sa hacquenée, suivie d'un immense cortège de dames et de seigneurs qui l'accompagnèrent jusqu'à Tonny-aux-Riches, la duchesse gagna Pont-à-Mousson où, conformément avec le duc qui l'y attendait depuis la veille, elle termina, par de solennelles dévotions, le pèlerinage qu'elle avait commencé. Chargé d'en immortaliser le souvenir, Valentin Bousch (?) représenta la jeune duchesse Renée de Bourbon, le duc Antoine ainsi que leurs patrons, Saint Antoine et Saint René, dans ce panthéon mesuré où l'art du peintre verrier s'est élevé jusqu'aux hardiesses les plus sublimes. Bousch l'imprégna des traits nobles et fins de la princesse; il en fit une charmante figure de femme dont l'attitude pieuse rehausse l'éclat; il sut donner à la portraiture du prince le caractère de résignation courageuse, de piété confiante qui ressortent des principaux actes de son règne. [On peut voir dans notre Histoire de la cathédrale de Metz, t. I² p. 313 et suiv., la description que nous avons donnée de ces vitraux]

Claude Baudoche avait eu l'intention d'établir à Ste Barbe un monastère dont sa fille eût été la première abbesse; mais Baudoche mourut avant même que l'église ne fut terminée, et sa fille l'ayant bientôt suivi dans la tombe, d'avides héritiers mirent en vente le sanctuaire avec ses vastes dépendances. Plusieurs huguenots voulaient l'acheter pour y établir leur prêche, projet que traversa le chapitre diocésain. Diverses adjudications d'un domaine qu'ils ne pouvaient ni surveiller ni desservir spirituellement, les chanoines l'offrirent aux Pères Cordeliers puis, sur leur refus, aux Pères de l'Ordre de Cîteaux qui ne voulurent pas non plus s'imposer la charge d'entretien d'un édifice aussi considérable. André Valladier, abbé de S. Arnoald, eut alors l'idée d'établir à Ste Barbe une communauté de dix Bénédictins. Le 22 avril 1634, les chanoines lui cédèrent tous leurs droits sur l'église et le village; ils lui abandonnèrent aussi quelques fonds territoriaux auxquels Valladier ajouta différents biens de sa mense abbatiale. Les seules conditions qui imposera Valladier aux membres du prieuré de Ste Barbe furent des conditions spirituelles: il voulut qu'après son décès, ~~soit~~ on dît annuellement quelques messes pour le repos de son âme, et que le jour de la fête abbatiale, les moines du prieuré assistassent aux offices solennels célébrés dans l'insigne maison-mère.

Des constructions nouvelles devenant indispensables, on s'endetta, de sorte qu'après trente années de résidence, les Bénédictins obérés cherchèrent à céder Ste Barbe aux Tiercelins, frères du Tiers-Ordre de St François de Nancy. Ces derniers vinrent

s'y établir sur la fin de l'année 1664 ; mais le roi n'ayant point ratifié le marché, il fallut que 4 ou 5 bénédictins, au lieu de dix, continuassent la tenue de la maison.

En 1682, le R. P. Dom Joachim Vivin, abbé de Senones, démembra de sa manse abbatiale le prieuré de Xures pour le donner à la communauté de Ste Barbe ; aussi cette communauté put-elle exister quelque temps sans contracter d'emprunts onéreux. Malheureusement chaque année, les dévotions, les pèlerinages devinrent plus rares, l'édifice exigea d'importantes réparations qu'on ne fut effectuer, de sorte que l'élégant sanctuaire créé par Baudoche vieillit d'une manière prématurée.

Aujourd'hui, il ne nous reste qu'à gémir sur les dégradations néfastes et la ruine presque entière de cet édifice. Beautés d'art, longs souvenirs, témoignages d'intercession puissante, rien n'a pu conjurer sa chute. Comme si l'on eût voulu donner le change à toutes les idées, bouleverser toutes les traditions, quand le conseil municipal de Ste Barbe eut remplacé par une grange la trèfle nef du XVIe siècle, on ne trouva rien de mieux que de surmonter d'une télégraphe la vigie chrétienne du plateau et de la grouper dans un système de triangulation cadastrale.

Emile BÉGIN